

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

Alors roidissant sa volonté, elle releva la tête, fit quelques pas dans la chambre et commença lentement à se déshabiller. Un à un, avec une lenteur automatique elle enleva ses vêtements noirs, puis, avec la même lenteur, mais accompagnée de quelque chose de plus solennel dans les gestes, de plus désespéré dans l'expression de la physionomie, elle revêtit la robe blanche, noua autour de la taille ce fichu de linon, et posa, sur sa belle chevelure ondulée, le bonnet aux plis amples dont les dentelles vinrent accompagner son beau visage. Prenant ensuite un bouquet de fleurs d'orange, elle l'agrafa à son corsage, le respira avec une joie mélancolique, puis elle effleura ses paupières de ses doigts tremblants. A ce moment, peut-être, disait-elle adieu au dernier, au plus pur de ses rêves.

Jeanne était prête. Quand elle regarda dans la glace, elle sourit, d'un sourire navrant, puis elle quitta sa chambre et traversant les deux pièces qui la séparaient du salon, elle y entra. La citoyenne Fouquier-Tinville, et ses enfants, s'y trouvaient et semblaient l'attendre. La femme de l'Accusateur public se leva et alla vers elle, les enfants l'embrassèrent.

Alors seulement Marcus s'approcha. Une violente émotion l'agitait. Des flammes jaillissaient de ses grands yeux noirs.

— Enfin ! dit-il.
— Suis-je donc en retard ? demanda Jeanne.
— Non ! non ! mais vous comprenez mon impatience.
— Je sais, dit Jeanne, je sais.

— Il se fait tard, reprit Marcus ; venez, si nous tardions davantage, nous pourrions courir le risque de ne plus trouver l'officier municipal.

— Je vous suis, répondit Jeanne.
Elle se tourna vers son ancienne maîtresse, et lui dit avec une dignité dont celle-ci parut surprise :

— Adieu, Madame, les événements suivent une marche si rapide que nous ne nous reverrons sans doute jamais. Vous avez été bonne pour moi, et je prierai pour vous...

— Mais Jeanne, ton mari reste le secrétaire de Fouquier. Au lieu d'être mon officieuse, tu deviendras mon amie, et je t'avoue que j'aimerais mieux cela ; je ne crois pas me tromper en affirmant que jamais tu n'as été faite pour servir. En veux-tu la raison ? Tu es trop parfaite pour ton état.

— J'ai rempli mon devoir, voilà tout, répondit la jeune fille, encore une fois, adieu.

— Jeanne, dit Marcus, il manque quelque chose à votre parure.

— Quoi donc ? demanda la jeune fille ; les bijoux que vous m'avez envoyés... Je les réserve pour plus tard...

— Non, Jeanne, pas seulement cela, mais une ceinture tricolore sous laquelle pas une parure ne semble complète aujourd'hui.

— En effet, dit la citoyenne Fouquier ; mais cet oubli est facile à réparer...

Elle dénoua le large ruban qui lui ceignait la taille, et voulu l'attacher à celle de Jeanne. Celle-ci se recula, avec une sorte d'effroi.

— Non ! non ! fit-elle en avançant les mains comme si elle eût eu peur que le contact de ce ruban l'eût souillée, soyez tranquille, ce soir, il y aura du rouge sur ma robe... Venez, Marcus.

Le jeune homme tenta de saisir la main de sa fiancée, mais avec une sorte de hâte farouche, la jeune fille le précéda dans le couloir descendit l'escalier, et se trouva dans la rue.

— Ne prenez-vous point mon bras ? demanda-t-il.

— Plus tard, répondit Jeanne Raimbaud.

— Plus tard ! plus tard ! répéta Marcus d'une voix agitée, et m'apprendrez-vous aussi quand vous m'aimez, Jeanne ?

La jeune fille fixa sur lui un regard clair :

— Ceci n'est point dans nos conventions, répondit-elle. Nous avons tous deux fait un marché, et pour mon compte, je l'exécute ponctuellement. Marcus, vous avez acheté ma main au prix de la vie d'Henri de Civray et de sa famille ; je vous suis chez l'officier municipal chargé d'unir les époux ; vous dois-je davantage ? Non. Avez-vous espéré plus ? Je l'ignore, mais dans ce cas vous auriez eu tort.

Une crispation passa sur le visage de Marcus, cependant il reprit avec douceur.

— Oui, j'ai tort de vous demander, aujourd'hui, ce que je dois seulement m'efforcer de conquérir. Quand je serai votre mari, je vous forcerai bien à m'aimer.

Un soupir fut l'unique réponse de Jeanne. Allons, dit-elle.

Ils arrivaient à l'hôtel de ville.



Des tribuns, dans les clubs, travaillaient les masses. — Page 188, col. 3

L'officier municipal adressa de brèves questions à Marcus et à Jeanne ; tous deux y répondirent, signèrent sur un registre, et le Jacobin, poussant un éclat de rire, avança les deux mains comme s'il faisait le geste de les bénir.

— Venez, dit Jeanne à Marcus, j'étouffe.

Cette fois, soit lassitude, soit parce qu'elle comprenait qu'elle serait inévitablement séparée de lui par la foule, elle prit son bras.

— Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

Elle répondit :

— Aux Tuileries.

Il faisait une admirable journée d'été, chaude et brillante. Les arbres avaient encore toutes leurs feuilles, l'eau murmurait dans les bassins. Des enfants jouaient aux places même où l'on avait dressé les échafaudages destinés à des fêtes patriotiques, ces fêtes que présidait Robespierre avec une solennité orgueilleuse.

— Enfin, lui dit Marcus, vous voilà ma femme.

— Votre femme ! répéta Jeanne d'une voix étrange.

— Rien ne saurait plus nous séparer.

Rien que la mort... répondit Jeanne.

— La mort ! pourquoi l'évoquer à cette heure ? pourquoi prononcer ce nom maudit ? La mort pour vous, si jeune, si pure, si belle !

— La princesse de Lamballe était plus belle que moi, les vierges de Verdun aussi pures et aussi jeunes.

— Taisez-vous par pitié, Jeanne.

— Il n'y a plus de pitié, Marcus, vous le savez bien...

Elle ajouta d'une voix plus âpre :

— Combien de malheureux seront guillotines ce soir ?

— Laissez les mourants, les morts, les condamnés, Jeanne ; vous me dites ces choses comme si vous me reprochiez les accusations, les jugements et les exécutions qui se succèdent... Tenez, je puis bien vous le dire maintenant, vous ne me trahirez pas, et peut-être me détesterez-vous moins quand je vous aurai avoué ce que je pense... A l'heure où commença la Révolution, je n'aurais jamais cru qu'elle pût aller si loin. Je voulais la République, et je la regardais à travers celles d'Athènes et de Sparte. On ne songe pas à répandre le sang quand on a vingt ans. La pauvreté me faisait peur, je n'acceptais le travail qu'à la condition de le voir rémunérer d'une façon brillante. Né dans une situation modeste, je sentais en moi des ambitions sans mesure. L'envie de posséder, ou plutôt le brutal désir de jouir tout de suite d'une situation enviable me jeta dans la Révolution. Je m'imaginai d'abord, qu'en anéantissant certains privilèges, elle ouvrirait à tous des carrières brillantes. Quand je compris qu'elle renversait les lois, la religion, qu'elle couvrait le pays, j'éprouvai un mouvement d'effroi. Ce n'était point là ce que demandait mon ambition ; mais à côté de moi, derrière moi étaient mes amis, mes envieux ; je n'avais plus le droit ni le pouvoir de reculer. Toute défection pourrait être punie de mort. Il fallait aller en avant toujours, sous peine de devenir suspect, et de monter à son tour sur l'échafaud dressé en permanence.

— On peut toujours se repentir, répondit Jeanne.

— Je ne me repens pas ! fit Marcus, parce que je fus sincère. Je crus à un idéal de république, et quand je vis qu'elle roulait dans le sang, il était trop tard. Je devais ou consentir à devenir victime ou me jeter plus avant dans la Révolution. J'ai des ambitions et des appétits. Je me sentais une soif ardente de plaisirs, et j'acceptai les fonctions que je remplis, ces fonctions qui vous font horreur, et qui cependant m'ont permis de sauver ceux que vous aimez. Je les ai sauvés, ils sont partis, maintenant... J'ai trahi pour vous des devoirs qui, jusqu'à cette heure, me paraissaient sacrés. Si mon crime était connu, car c'est un crime de favoriser le salut des suspects, je monterais sur l'échafaud dont vous avez préservé le ci-devant comte Henri... Vous pouvez bien me l'avouer, maintenant, pour que vous vous soyez dévouée de la sorte à cette famille, il faut que vous ayez songé...

— A devenir la femme du comte Henri ? Oui, Marcus, il fut question de mariage entre nous, et c'est moi qui refusai le comte.

— Alors, vous ne l'aimiez pas ?

— Je l'aimais de toute mon âme.

— Et vous m'apprenez cela, à moi ?

— Vous m'interrogez, je réponds.

— Qu'importe ! qu'avez-vous besoin de me répéter qu'en me donnant votre main vous avez conclu un marché !

— Marcus, demanda Jeanne en fixant ses grands yeux sur le secrétaire de Fouquier, j'ai pour jamais, pour jamais, entendez-vous, renoncé aux espérances de ce monde. Ne vous plaignez point que je ne vous aie point voué un sentiment que vous ne vous êtes point attaché à faire naître. Si vous aviez voulu exciter en moi cet enthousiasme qu'inspirent aux grands cœurs les actions généreuses, vous m'eussiez dit, le jour où je vous suppliai de sauver ma famille adoptive : Je ne vends pas une grâce, je l'accorde ! et je vous le jure, Marcus, je vous aurais voué dans le fond de mon âme un sentiment si grand et si complet que jamais vous n'auriez eu le droit d'être jaloux.

— Vous demandez trop à un homme subjugué par votre beauté, Jeanne ; et qui sait si, au fond de votre âme, vous n'auriez point raillé cette générosité que vous exaltez maintenant ? Oubliez que mes opinions